



- D. R.

Sandra Laugier
France

Les Sciences humaines et sociales et la philosophie : que peuvent-elles ? : Transformer

28/11/2012, Université Lumière - Lyon 2 (Lyon)

L'auteur

Philosophe, professeur à l'université de Paris I Panthéon Sorbonne, spécialiste de philosophie américaine et traductrice de Stanley Cavell et de Cora Diamond, **Sandra Laugier** a conduit ses recherches notamment dans le champ des *gender studies* et tout récemment de l'éthique et de la politique du *care*, qu'on peut traduire par soin, attention, sollicitude. Ce domaine nouveau de la pensée politique et éthique américaine s'oppose au formalisme juridique et libéral de la théorie de la justice de John Rawls. Les questions posées par le *care* (qui s'occupe de quoi, comment ?) se réfèrent à une anthropologie différente qui englobe la vulnérabilité, la sensibilité, la dépendance. Une occasion de faire découvrir ce courant de la pensée américaine encore largement méconnu en France, même dans les milieux féministes.

Bibliographie sélective

Tous vulnérables ? Le Care, les animaux et l'environnement (coll.) (Payot, 2012)

La voix et la vertu, variétés du perfectionnisme moral (dir.) (PUF, 2010)

Pourquoi désobéir en démocratie ?, avec Albert Ogien (La Découverte, 2010 ; 2^e éd. 2011)

Wittgenstein. Le Mythe de l'inexpressivité (Vrin, 2010)

Qu'est-ce que le care ?, avec Pascale Molinier et Patricia Paperman (Payot, 2009)

Wittgenstein. Les Sens de l'usage (Vrin, 2009)

Normativités du sens commun (éd. avec Claude Gautier) (PUF, 2009)

Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances (éd. avec Marlène Jouan) (PUF, 2008)

L'Ordinaire et le politique (éd. avec Claude Gautier) (PUF, 2006)

Lire les Recherches philosophiques de Wittgenstein (éd. avec Christiane Chauviré) (Vrin, 2006)

Éthique, littérature, vie humaine (éd.) (PUF, 2006)

Le Souci des autres – éthique et politique du care (éd. avec Patricia Paperman) (Éditions de l'EHESS, 2006)

Une autre pensée politique américaine : la démocratie radicale, d'Emerson à Stanley Cavell (Michel Houdiard éditeur, 2004)

Faut-il encore écouter les intellectuels ? (Bayard, 2003)

Du réel à l'ordinaire : quelle philosophie du langage aujourd'hui ? (Vrin, 1999)

Recommencer la philosophie : la philosophie américaine aujourd'hui (PUF, 1999)

Zoom

Pourquoi désobéir en démocratie ?, avec Albert Ogien (La Découverte, 2010 ; 2^e éd. 2011)



Les raisons de se révolter ne manquent pas. Mais, en démocratie, s'engager dans un combat contre l'injustice, l'inégalité ou la domination est un geste qui doit s'exprimer sous une forme d'action politique acceptable. Parmi ces formes se trouve la désobéissance civile : elle consiste, pour le citoyen, à refuser, de façon non violente, collective et publique, de remplir une obligation légale ou réglementaire parce qu'il la juge indigne ou illégitime, et parce qu'il ne s'y reconnaît pas.

Cette forme d'action est souvent considérée avec méfiance : pour certains, elle ne serait que la réaction d'une conscience froissée, puisqu'elle n'est pas articulée à un projet de changement politique ; pour d'autres, elle mettrait la démocratie en danger en rendant légitime un type d'action dont l'objet pourrait être d'en finir avec l'Etat de droit. Ce livre original, écrit par un sociologue et une philosophe, analyse le sens politique de la désobéissance, en l'articulant à une analyse approfondie des actes de désobéissance civile qui prolifèrent dans la France d'aujourd'hui - à l'école, à l'hôpital, à l'université, dans des entreprises, etc.

Il montre comment ces actes s'ancrent avant tout dans un refus de la logique du résultat et de la performance qui s'impose aujourd'hui comme un mode de gouvernement. A la dépossession qui le menace - de son métier, de sa langue, de sa voix -, le citoyen ne peut alors répondre que par la désobéissance, dont le sens politique doit être pensé.

La presse

« Albert Ogien est sociologue, Sandra Laugier philosophe. Ils ont croisé leurs approches pour tenter de comprendre en quoi la désobéissance civile porte en elle "une menace pour le principe même de la démocratie", ou, au contraire, alimente les sources de liberté et de justice que la démocratie ne peut pas faire tarir sans se détruire. *Pourquoi désobéir en démocratie ?* propose une réflexion sociologique, philosophique et politique, donc - mais totalement enracinée dans la réalité d'aujourd'hui, puisqu'elle examine les mouvements contestataires qui ont récemment émergé en France... »

Robert Maggiori, Libération

« L'essai que publie aujourd'hui Sandra Laugier et Albert Ogien [...] combine les compétences d'une philosophe et celles d'un sociologue pour mieux dégager la logique à l'œuvre dans les mutations de l'Etat en France, et pour penser une authentique philosophie démocratique de la désobéissance... »

Serge Audier, Le Monde

Tous vulnérables ? Le Care, les animaux et l'environnement (coll.) (Payot, 2012)



L'éthique du *care* - apporter une réponse concrète aux besoins des autres - a introduit de nouveaux enjeux dans le politique et placé la vulnérabilité au cœur de la morale. Elle engage aussi de profondes modifications dans les domaines aujourd'hui cruciaux de l'éthique animale et

de la philosophie environnementale. Ces changements sont au cœur de *Tous vulnérables ?*

La voix et la vertu, variétés du perfectionnisme moral (dir.) (PUF, 2010)



Comment et pourquoi compter sur soi-même ? C'est la question du perfectionnisme moral, une tradition qui traverse la philosophie antique puis a été dominée, à l'époque moderne, par des éthiques normatives, utilitaristes, puis libérales. Ce volume met en évidence

la pertinence nouvelle du perfectionnisme, comme alternative à un paradigme moral et politique qui a montré sa limite. Emerson, Dewey, Nietzsche, puis Pierre Hadot, Stanley Cavell, Michel Foucault, promeuvent le souci de soi, contre la morale des devoirs abstraits et des calculs d'utilité. Il montre l'importance du perfectionnisme dans la réflexion morale et politique, et quotidiennement, au cinéma (des comédies hollywoodiennes à Rohmer et Desplechin), dans la littérature (de Jane Austen à Musil et Coetzee), le discours public d'un Barack Obama, ou les trajectoires ordinaires de sortie de la dépendance et de réappropriation de soi.

Wittgenstein. Le Mythe de l'inexpressivité (Vrin, 2010)



Wittgenstein est un philosophe du langage, de l'esprit, et en particulier un philosophe de la subjectivité ; pas seulement de la grammaire de la première personne, ou de la logique du scepticisme, mais de la subjectivité comme exprimée dans le langage, comme articulation du dedans et du dehors : comme voix humaine. Le mythe de l'intériorité se révèle, dans cette approche, comme un mythe de l'inexpressivité : on préfère un « privé » inaccessible, muet, à la réalité (corporelle) et à la fatalité du vouloir-dire. C'est bien le réalisme (« la chose la plus difficile », dit Wittgenstein) qu'on découvre alors au bout du scepticisme.

Qu'est-ce que le care ?, avec Pascale Molinier et Patricia Paperman (Payot, 2009)



Apporter une réponse concrète aux besoins des autres, telle est, aujourd'hui, la définition du *care*, ce concept qui ne relève pas, comme on l'a longtemps cru, du seul souci des autres ni d'une préoccupation spécifiquement féminine, mais d'une question politique cruciale recoupant l'expérience quotidienne de la plupart d'entre nous. Première synthèse sur cette notion d'une très grande ampleur après les travaux fondateurs de Carol Gilligan dans les années 1980 puis de Joan Tronto dans les années 1990, ce livre concerne aussi bien le domaine du travail que ceux du genre, de l'éthique et de la santé.



Ludwig Wittgenstein (1889-1951) est désormais reconnu pour l'un des plus grands philosophes du XXe siècle; il reste cependant à part. Philosophe phare de la philosophie analytique naissante, il ne cadre pas avec elle, ou ce qu'elle est devenue. C'est évidemment un philosophe, mais il fait une critique de la philosophie. Il paraît « ne faire que détruire tout ce qui est grand et important [...] en ne laissant que des débris et des gravats. »

[*Recherches Philosophiques*, §118]. Mais c'est pour détruire ou renverser notre idée de ce qui est « grand et important », nous ramener à la vie et au langage ordinaires. Un ouvrage de synthèse, par une des spécialistes de l'auteur, qui propose une lecture d'ensemble de l'oeuvre de Wittgenstein, du *Tractatus* aux derniers écrits, en suivant son fil directeur : le rapport du sens et de l'usage.



Ce volume propose une approche pluridisciplinaire du sens commun. Fruit d'un travail collectif organisé au CURAPP et dans le cadre du programme scientifique ASC (« Apprentissage et sens commun », Région Picardie et Union Européenne), les articles ici présentés, par la diversité de leurs orientations théoriques et disciplinaires, contribuent à faire un état des lieux de la question. L'idée de sens commun est fréquemment utilisée et citée en sociologie, philosophie, linguistique, psychologie, sans qu'il en soit toujours proposé de définition ou d'analyse critique. Elle demandait un travail de définition et de requalification historique et théorique, et de mise en rapport à des corrélats : la norme, le sens moral, le sens social, le sens critique. L'ouvrage vise donc la description, aussi précise que possible, des formes et des normes du sens commun en tant qu'elles enveloppent des dimensions cognitives, perceptives, linguistiques, sociales et morales. Il apparaît vite que cette notion résiste à la simple analyse et que seule la superposition de différents points de vue permet d'en percevoir quelques contours. On ne sera pas étonnés de la diversité des figures convoquées (Aristote, Montaigne, Hume, Kant, Wittgenstein, Weber, Goffman, Bourdieu, Boltanski) et de la variété des objets à partir desquels elle est manifestée et interprétée (usages ordinaires, lieux communs, proverbes, normes épistémiques, expressions morales, consensus social et formes de la critique). L'intérêt du sens commun comme objet d'investigation philosophique est alors d'apparaître comme ce qui permet de reprendre de manière oblique certains questionnements classiques qu'il déplace. Ainsi de la question topique des formes affectives, linguistiques et sociales d'expression du sentiment, de l'ancrage de la moralité dans une nature humaine et dans une sensibilité partagée ou encore de la manière dont le sens commun permet de réinterpréter, dans l'histoire des sciences sociales, la question des liens entre action et critique.

plinaires, contribuent à faire un état des lieux de la question. L'idée de sens commun est fréquemment utilisée et citée en sociologie, philosophie, linguistique, psychologie, sans qu'il en soit toujours proposé de définition ou d'analyse critique. Elle demandait un travail de définition et de requalification historique et théorique, et de mise en rapport à des corrélats : la norme, le sens moral, le sens social, le sens critique. L'ouvrage vise donc la description, aussi précise que possible, des formes et des normes du sens commun en tant qu'elles enveloppent des dimensions cognitives, perceptives, linguistiques, sociales et morales. Il apparaît vite que cette notion résiste à la simple analyse et que seule la superposition de différents points de vue permet d'en percevoir quelques contours. On ne sera pas étonnés de la diversité des figures convoquées (Aristote, Montaigne, Hume, Kant, Wittgenstein, Weber, Goffman, Bourdieu, Boltanski) et de la variété des objets à partir desquels elle est manifestée et interprétée (usages ordinaires, lieux communs, proverbes, normes épistémiques, expressions morales, consensus social et formes de la critique). L'intérêt du sens commun comme objet d'investigation philosophique est alors d'apparaître comme ce qui permet de reprendre de manière oblique certains questionnements classiques qu'il déplace. Ainsi de la question topique des formes affectives, linguistiques et sociales d'expression du sentiment, de l'ancrage de la moralité dans une nature humaine et dans une sensibilité partagée ou encore de la manière dont le sens commun permet de réinterpréter, dans l'histoire des sciences sociales, la question des liens entre action et critique.



Nous plaçons naturellement l'autonomie au cœur de toute morale, tant nous avons tendance à valoriser, dans la tradition de cette « invention » kantienne, l'indépendance du sujet à l'égard de tout lien social et de tout intérêt particulier. Mais cette priorité de l'autonomie est aujourd'hui contestée ;

contre la célébration d'un individualisme à la limite de l'égoïsme, contre l'illusion d'un sujet impartial ou souverain, contre enfin la surdité philosophique aux exigences, aux contingences et à la singularité de nos relations à autrui, se font entendre depuis quelques années toutes sortes de voix nouvelles : communautarismes, féminismes, politiques de l'identité, théories de la reconnaissance, éthiques de la vertu et du *care*. Le présent volume est la première présentation exhaustive de ces critiques dans leur diversité et leur radicalité. Il veut illustrer aussi, plus positivement, la possibilité de ce que Axel Honneth appelle une « autonomie décentrée », qui éviterait et renverserait à la fois l'aliénation et le conformisme, sans requérir d'indépendance substantielle. Une telle réflexion nous fournit des raisons de modifier le lieu du jugement moral, avec ses propriétés de rationalité, d'impartialité, de neutralité, et de contester son autorité exclusive sur la vie éthique, afin de redonner toute sa place au singulier, et à l'attention à autrui, dans l'autonomie.



La référence à l'ordinaire, dans l'ordre du discours, dans les pratiques politiques, ou dans le domaine des sciences sociales, est moins fréquente que celle au « commun », au « populaire », ou au « quotidien ». La notion d'ordinaire est pourtant à la fois plus immédiate, et plus centrale.

Elle s'oppose à la fois au « savant », au « théorique », à l'« historique » et au « tragique ». Mais l'ordinaire est-il si aisé à connaître et à comprendre ? Les analyses rassemblées dans ce volume partent, non d'une évidence partagée de l'ordinaire, mais d'une difficulté à penser l'ordinaire. Elles proposent, dans une démarche exploratoire, de clarifier l'idée d'une « politique de l'ordinaire », et de confronter à cet effet des points de vue issus de plusieurs disciplines : philosophie, science politique, sociologie, anthropologie. Ce travail collectif rejoint des préoccupations récemment apparues pour le commun comme concept des sciences sociales. Sur le plan politique, la revendication de l'ordinaire et du commun permet de considérer autrement les problèmes de la démocratie, de la communauté, de l'égalité, et d'examiner à nouveaux frais les termes du débat qui opposent, depuis longtemps, libertariens et communautariens. Sur le plan éthique, l'examen attentif des pratiques sociales communes, de nos conversations et gestes ordinaires, de l'ordre des interactions publiques ou privées, permet de réorienter le questionnement moral.

Lire les Recherches philosophiques de Wittgenstein (éd. avec Christiane Chauviré) (Vrin, 2006)



Les *Recherches philosophiques* sont le second grand ouvrage de Wittgenstein, publié en 1953, deux ans après sa mort. Avec ce livre polyphonique et dialogué, il inaugure un style philosophique entièrement inédit, en rupture y compris avec celui de son premier chef-d'œuvre,

le *Tractatus logico-philosophicus* : en discussion avec divers interlocuteurs philosophiques, dont lui-même, il interroge les tendances et tentations constitutives de nos habitudes de pensée, révélant les usages communs de langage qui leur donnent seulement un sens. Ainsi Wittgenstein modifie la nature même de l'activité philosophique. Les contributions réunies ici veulent faire voir plus clairement ce tournant que constitue la seconde philosophie de Wittgenstein : une attention nouvelle aux usages, détails et circonstances du langage, mais aussi à l'arrière-plan anthropologique sur lequel se déploie cette grammaire, et qui lui donne sa physionomie. Elles suivent, à travers une analyse continue du texte et de ses moments, les différentes voix qui résonnent dans les *Recherches*, y faisant apparaître une nouvelle conception de la subjectivité comme de la socialité du langage.

Éthique, littérature, vie humaine (éd.) (PUF, 2006)



Qu'est-ce que la littérature peut apporter à la philosophie morale ? Il y a comme une matière commune à l'éthique et la littérature : elles semblent parfois parler de la même chose, décrire une même réalité morale. Mais rien n'est moins évident à saisir. Le contenu,

la portée morale des œuvres littéraires ou cinématographiques ne peuvent être déterminés par une connaissance, des arguments, des jugements ; pourtant, ces œuvres nous apprennent quelque chose, nous éduquent, donnent forme à notre vie. Comment expliquer sinon l'intérêt passionné que nous portons à la personne et à la vie des personnages de roman ou de cinéma, à leurs désirs et à leurs émotions, aux conflits éthiques qu'ils affrontent, à leurs expériences et aventures morales ? Ce volume veut suggérer que la littérature, par l'éducation sensible qu'elle nous offre, définit une nouvelle forme d'attention à la vie humaine ordinaire avec la perception de ses détails et différences, la sensibilité au sens et à l'importance de ses moments. La lecture se révèle une véritable expérience, indissolublement intellectuelle et sensible : une « aventure de la personnalité » (Martha Nussbaum), qui transforme la nature de la pensée morale.

Le Souci des autres – éthique et politique du care (éd. avec Patricia Paperman) (Éditions de l'EHESS, 2006)



Les perspectives féministes connaissent depuis une vingtaine d'années un développement considérable dans le champ académique anglo-saxon. Si les analyses en termes de genre sont désormais connues du public français, l'idée de *care* – mot habituellement traduit par soin, attention, sollicitude – n'a pas trouvé un accueil aussi évident. Les publications américaines sur l'éthique du *care* et ses rapports avec l'éthique de la justice ayant été comparées, non sans quelque sarcasme, à une véritable industrie, l'indifférence des milieux académiques et des féminismes français vis-à-vis d'un mouvement intellectuellement aussi important est étrange. Le moment semble donc venu de présenter l'éthique du *care*, et de mettre en évidence les raisons d'une telle résistance. C'est bien la dimension provocatrice de l'idée même d'une éthique du *care* qui la rend difficilement assimilable, et vulnérable. En réintégrant dans le champ des activités sociales significatives des pans entiers de l'activité humaine négligés par la théorie sociale et morale, ces approches ébranlent la partition entre des registres habituellement disjoints. Les questions triviales posées par le *care* – qui s'occupe de quoi, comment ? – font appel à une anthropologie différente comprenant dans un même mouvement la vulnérabilité, la sensibilité, la dépendance. Elles mettent en cause l'universalité de la conception libérale de la justice, installée en position dominante dans le champ de la réflexion politique et morale, et transforment la nature même du questionnement moral.

Une autre pensée politique américaine : la démocratie radicale, d'Emerson à Stanley Cavell (Michel Houdiard éditeur, 2004)



L'œuvre d'Emerson est revenue sur la scène philosophique américaine grâce aux ouvrages de Stanley Cavell : Cavell, qui consacra ses premiers livres à Wittgenstein et Austin, s'est ensuite donné pour tâche de faire réentendre la voix d'Emerson en philosophie. Un tel projet n'est pas seulement historique, il est aussi théorique, et politique : il s'agit de réhabiliter une pensée de la démocratie étouffée par le conformisme libéral qui s'est instauré au XXe siècle aux États-Unis. Ce qui pour Emerson définit la démocratie, c'est la confiance en soi, comme refus de la conformité, la capacité qu'a chacun de juger du bien et de refuser un pouvoir qui ne respecte pas ses propres principes. Quand Emerson embrasse la cause abolitionniste, il dénonce la corruption des principes de la Constitution. Il fait même appel à la désobéissance civile. La confiance en soi est bien une position politique, revendiquant l'autonomie du sujet. C'est ce thème que Cavell reprend chez Emerson, et qu'il propose comme alternative à la pensée politique de John Rawls. Elle est à même d'ébranler aussi bien le libéralisme moderne que le communautarisme. Cavell avance, avec Emerson, un individualisme radical qui n'est pas une revendication égoïste mais un appel à un nouvel homme ordinaire, celui de la démocratie : c'est là toute l'actualité politique d'Emerson.

Faut-il encore écouter les intellectuels ? (Bayard, 2003)



« Le débat sur les intellectuels réactionnaires est un symptôme : pas seulement celui du virage à droite de la classe intellectuelle, qui est à peu près évident, mais de la disparition de la figure de l'intellectuel critique. La question n'est certainement pas de distribuer les

bons et les mauvais points, et de dire qui est ou n'est pas réactionnaire. Elle est plutôt de savoir qu'est-ce qu'un intellectuel ? - quelle est la nature de son autorité, de sa responsabilité -, question qui paraît peut-être ringarde et dépassée, mais qui est au fond non résolue, et à reformuler, aujourd'hui que beaucoup d'intellectuels voudraient conserver l'aura de l'intellectuel critique sans la critique. » Il s'agit bien ici de répondre au livre de Daniel Lindenberg, ou plus exactement de poursuivre le débat qu'il a suscité autour de la place et du rôle de l'intellectuel dans la société, dont la tentation première aujourd'hui est moins d'être réactionnaire que conformiste. C'est en convoquant la philosophie américaine que Sandra Laugier nous invite ici à oser la question de la voix de l'intellectuel, de son statut et de son autorité : de quel droit parler au nom de tous ? Loin d'un débat passionné mais peu fertile, il est grand temps que l'intellectuel se pense lui-même.

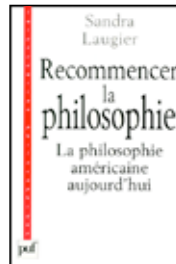
Du réel à l'ordinaire : quelle philosophie du langage aujourd'hui ? (Vrin, 1999)



La question du réalisme a occupé, dans la seconde moitié du XXe siècle, l'essentiel des débats de la philosophie analytique, qui a ainsi retrouvé certains des soucis de la philosophie traditionnelle. Mais n'est-ce pas la volonté même d'affirmer ou de justifier un réalisme philosophique qui

nous éloigne du réel, du réalisme au sens ordinaire, et nous conduit à cette alternative stérile entre relativisme et naturalisme qui semble souvent dominer les débats contemporains ? C'est la question critique posée par la philosophie du langage ordinaire, telle qu'elle a été définie et pratiquée par Austin et, en un sens, Wittgenstein. Ce livre voudrait en faire entendre la voix (la « voix de l'ordinaire ») et contribuer ainsi à une meilleure perception de l'histoire de la philosophie du XXe siècle, en rendant tous ses droits, aujourd'hui, à une tradition encore trop méconnue.

Recommencer la philosophie : la philosophie américaine aujourd'hui (PUF, 1999)



Penser la philosophie américaine veut dire en démêler les différents héritages (transcendantalisme, pragmatisme, philosophie analytique) mais aussi tenter de voir ce qui, dans cette histoire, demeure de proprement américain : ce sera l'idée d'« ordinaire ». À la

fois objet de rejet et de fascination, l'ordinaire est comme l'autre de la philosophie, ce qu'elle veut, dans son arrogance, dépasser, mais aussi ce vers quoi elle aspire, nostalgiquement, à retourner.

Penser l'ordinaire veut dire éviter ces deux tendances, si lourdes en philosophie qu'elles semblent en déterminer tous les enjeux, particulièrement aujourd'hui. Pour cela, il faut poser la question : savons-nous vraiment ce qu'est l'ordinaire, ce qui nous est ordinaire ? Ce sont là des questions anciennes : il faut les poser de nouveau. Ce qui veut dire : recommencer la philosophie, non pas à zéro, mais avec ce qu'on a sous la main, sous les yeux, et qu'il reste à découvrir.

Le propre de la pensée américaine, sa capacité à recommencer la philosophie, est dans cette invention - une philosophie qui sort de l'ordinaire.